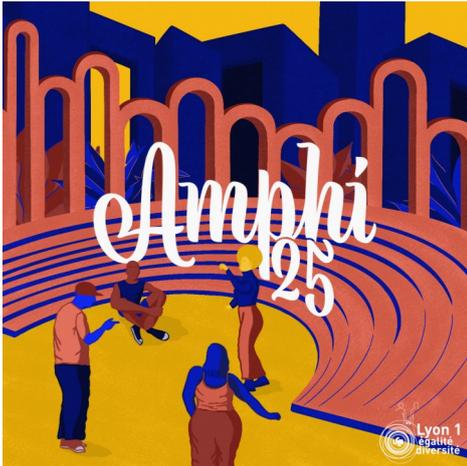


Amphi 25 : parlons discriminations



[Ecouter ce podcast](#)

Bienvenue dans **Amphi 25**, un espace d'échange et d'écoute libre de tout jugement, où l'on s'interroge sur les préjugés, les stéréotypes, les injustices et les discriminations.

Un mardi sur deux, nous donnons la parole à des étudiantes et des étudiants pour s'exprimer sur ce qu'elles ou ils ont vécu, observé ou perçu. Avec nos intervenantes et nos intervenants, nous parlons de racisme ordinaire, de grossophobie, de sexisme, de parentalité, de genre, de handicap, et de tous ces sujets trop souvent passés sous silence...

Amphi 25 est un podcast de la Mission égalité-diversité de l'Université Claude Bernard Lyon 1.

Ce podcast s'adresse à **tous et à toutes**, que vous soyez cibles ou témoins de remarques, de gestes ou de comportements injustifiés voire discriminatoires, et encore plus si vous estimez que ces questions ne vous concernent pas. Il s'adresse à l'ensemble d'entre nous.

Contactez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr !

Episode #8 - La solidarité féminine en question : quand l'entraide ne va pas de soi

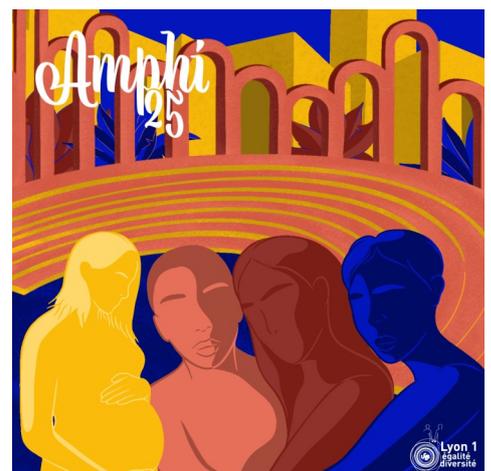
La solidarité féminine existe-t-elle vraiment ? Comment se met-elle en place et que se passe-t-il quand elle nous fait défaut ?

Dans cet épisode, on s'interroge sur la solidarité féminine avec Charlotte, Anne Kahlhoven et [Elsa Boulet](#), en faisant un focus sur le contexte de la grossesse et de la maternité.

Charlotte, en reconversion pour devenir orthophoniste, n'avait jamais imaginé que son premier enfant puisse entraver sa reprise d'études. C'est pourtant ce qu'une agente administrative à l'université lui a fait comprendre.

Anne Kahlhoven est directrice de [Au Tambour](#), un lieu de non-mixité féminine à Lyon. Elle nous explique comment la solidarité féminine se manifeste au sein de association.

Elsa Boulet est docteure en sociologie (Université Lumière Lyon 2). Elle s'intéresse à la sociologie de la grossesse et aux rapports sociaux de genre et de sexe.



Transcription de l'épisode :

Ce podcast vous est présenté par la Mission égalité-diversité de l'Université Lyon 1.

Amphi 25 : parlons discriminations, avec Floriane et Justine.

Justine : Parler de soi, raconter son histoire, c'est pas toujours facile. Voilà pourquoi on a imaginé l'Amphi 25 comme un espace d'échange et d'écoute bienveillant, libre de tout jugement, où chacun et chacune peut parler de ses différences.

Floriane : 25 fait référence aux 25 critères de discriminations reconnus par la loi en France.

Justine : Dans cet épisode, on s'intéresse à la solidarité féminine. Qu'est-ce que c'est ? Comment elle se met en place et que se passe-t-il quand elle nous fait défaut ?

Si on s'est posé toutes ces questions, c'est parce qu'on était persuadées que s'il y avait bien un sujet autour duquel les femmes pouvaient se rassembler et s'épauler, c'était la grossesse et la maternité. Mais on a réalisé que tout n'était pas si rose avec le cas de Charlotte.

Floriane : Charlotte, elle est étudiante en orthophonie. Elle est tombée enceinte de son premier enfant juste avant la rentrée universitaire et quand elle a voulu obtenir un aménagement pédagogique, elle a été réprimandée par une femme de l'administration.

Justine : L'Amphi 25, il change d'apparence pour correspondre aux attentes de celles et ceux qui s'y rendent. C'est un endroit où on se sent bien.

Floriane : Pour Charlotte, l'Amphi 25 idéal serait plutôt un endroit en extérieur, dans la nature, où tous ses sens sont éveillés, où elle peut se vider l'esprit et ne penser à rien d'autre que l'instant présent. On l'écoute.

Témoignage de Charlotte

Charlotte : Moi ce qui me ressourçait vraiment, c'est d'être dehors dans la nature, dans la montagne. Voilà, donc ça serait ça mon amphi où je me sens bien.

Dans mon travail précédent, j'ai beaucoup, beaucoup travaillé sur des tâches administratives sur un ordinateur, et ma principale motivation, c'était de retrouver du contact humain, en fait, au quotidien dans mon travail.

Floriane : Tu es tombée enceinte au cours de ta reprise d'études ?

Charlotte : Ouais.

Floriane : Comment tu as vécu ta grossesse à l'université ?

Charlotte : Assez bien en réalité. Je suis tombée enceinte au mois de juin, juste avant de rentrer donc pour ma première année au mois de septembre. Donc, quand je suis arrivée en cours, ça se voyait déjà et j'ai eu en fait beaucoup de soutien de la part des autres étudiantes en fait, qui étaient très curieuses de savoir, voilà, mon histoire, mon parcours, et puis qui me posaient beaucoup de questions sur ma grossesse. Et voilà, donc c'était assez bienveillant autour de moi.

Floriane : Et de la part du personnel enseignant, du personnel administratif, comment ça s'est passé ?

Charlotte : Eh ben alors là beaucoup moins bien, malheureusement. J'ai eu... Alors, mon tout premier contact, en fait, ça s'est quand même bien passé. J'ai eu une réunion de rentrée au mois de septembre où, voilà, la direction nous disait que, ben voilà, les études étaient longues, que c'était souvent assez dur dans les dernières années, qu'ils seraient toujours là pour nous, en fait, s'il y avait quoi que ce soit.

Et donc effectivement une des premières enseignantes que je suis allée voir pour, justement, aménager un petit peu mon emploi du temps sur mon année, m'a dit mais bien sûr, pas de soucis, on peut déplacer tes stages, voilà, on va... Réécris-moi un mail, on va organiser ça, etc.

Et puis après, en fait, j'ai appris pendant l'année qu'on avait droit à des dispenses d'assiduité pour pouvoir manquer des TD parce que normalement, les TD sont obligatoires et si on s'y présente pas, on n'a pas le droit de valider nos examens. Donc voilà, pour moi qui suis en reprise d'études, c'était un peu indispensable que je puisse valider mon année, sinon je pouvais dire adieu à ma formation parce que plus de financement, etc.

Et donc bah je suis allée voir la direction pour faire une demande de dispense d'assiduité. Et en fait ces demandes-là c'est particulier, c'est pas du tout vraiment adapté à notre cas parce que on a le droit de manquer trois cours, enfin trois UE dans le semestre. Donc en fait, ça va faire des trous un peu n'importe quand dans la semaine, sachant qu'on a des emplois du temps qui bougent tout le temps. C'est pas du tout, on va pas du tout avoir une interruption de 15 jours et puis pouvoir reprendre.

Et donc moi en étant enceinte et en sachant que j'allais accoucher à un moment donné dans ma scolarité, moi, j'avais plutôt besoin de pouvoir manquer deux mois, et pas genre un petit peu des cours par-ci par-là jusqu'à la fin du semestre quoi. Donc je suis allée voir la direction pour voir si c'était possible d'aménager quoi que ce soit.

Et bah j'ai déjà galéré un peu pour avoir un rendez-vous, et donc je suis allée me présenter dans le bureau en demandant bah voilà, est-ce que on peut faire quelque chose pour arranger les choses pour que je puisse quand même suivre mes études tout en étant enceinte, tout en ayant un enfant quoi ?

Là, on m'a répondu, mais mademoiselle, je ne suis pas responsable de votre moyen de contraception. Donc ça m'a fait un peu, ben ça m'a fait un coup de poing dans le ventre quand j'ai entendu ça. Vraiment, je suis restée bouche bée. J'ai pas su quoi répondre et du coup, euh bah suite à ça je me suis mise à pleurer du coup, dans le bureau, parce que j'ai voilà, j'ai pas su, j'ai pas su comment réagir, quoi. Et là bon, la personne s'est un peu radoucie et a dit bon voilà, on va se poser, expliquez-moi votre cas, expliquez-moi ce que ce qui peut se passer, etc., et comment on peut arranger les choses.

Floriane : Est-ce que c'était sur le ton de la blague qu'elle a, que cette personne a fait ce commentaire ou... ?

Charlotte : Alors non, non, j'ai pas l'impression du tout parce que après, en repartant de l'entretien elle m'a dit, bon, et vous refaites pas d'enfants d'ici les 5 ans ? Voilà alors si c'était une blague. C'était de très mauvais goût.

Moi j'ai vraiment pas compris pourquoi on m'avait dit ça sachant, donc, dans les études d'orthophonie, il y a quand même beaucoup de personnes qui sont en reconversion. C'est pas rare que dans les promos il y ait un, deux, trois bébés qui viennent pendant les 5 années. Et donc c'est des, voilà, c'est des choses qui arrivent régulièrement. Et donc la personne m'a dit, bah vous savez en fait, les étudiantes, elles prennent des années de césure. Mais voilà, moi à 34 ans je peux pas me permettre de prendre des années de césure et surtout comme ma formation était en partie financée, si j'arrête une année en fait je peux plus me faire financer. Enfin, c'est pas possible quoi.

Floriane : Juste pour revenir sur une chose. En fait, tu voulais essayer de t'aménager un congé maternité, concrètement ?

Charlotte : En fait, oui, concrètement, c'est ça. Alors c'est vrai que moi, un peu naïvement, je me suis dit, ah bah ça va être comme dans le monde du travail, il va y avoir un congé mat' organisé de 4 mois. Pas de souci. Si j'y arrive, je passe mes exams, et puis sinon j'irai au rattrapage. Et donc je me disais très naïvement que ça allait être facile quoi.

Et en fait il y a vraiment pas de statut d'étudiantes enceintes. En fait, j'étais dans un espèce de statut qui ne ressemblait à rien. Au niveau de la fac, je suis pas considérée comme étant enceinte, donc... Y'a rien qui existe au niveau de Pôle Emploi, du coup qui finance ma formation, j'étais considérée comme en arrêt maladie longue durée, donc j'ai été radiée de Pôle Emploi pendant ma grossesse. J'ai dû du coup derrière me réinscrire. J'ai eu des jours de carence, etc. Et pour la CAF, bah j'étais en congé mat'. Donc j'avais des allocations de la CAF, mais ça correspondait à aucune réalité en fait.

Floriane : Alors, c'est une femme qui a tenu ces propos à l'administration...

Charlotte : Ouais, c'est une femme qui a tenu ces propos et qui en plus a des enfants, et donc c'est quelqu'un qui n'a pas eu à faire de choix en fait entre la maternité et sa carrière professionnelle. Et donc j'ai trouvé ça d'autant plus détestable en fait d'entendre ça.

Floriane : Quelle attitude tu attendais de la part des gens que tu fréquentes à l'université vis-à-vis de ta grossesse ?

Charlotte : Alors j'attendais pas forcément une différence de traitement parce que je comprends que voilà, je suis une étudiante comme tout le monde et que je dois suivre le même enseignement, que je dois faire les mêmes examens. Mais je m'attendais quand même à plus de bienveillance et plus de compréhension et en fait à, peut-être, des essais pour aménager les choses parce que là il y a un peu des aberrations. J'ai dû revenir 15 jours après avoir accouché pour un TD d'informatique. Voilà, pour moi c'est pas la base de ma formation d'orthophoniste, donc je suis venue en cours avec mon conjoint qui m'attendait dans les couloirs parce que j'allaitais mon enfant. Donc voilà, c'était une organisation...

Ouais, je pense que j'aurais... on aurait pu faire des travaux compensatoires à la maison, des choses à rendre, enfin voilà. Il y a pas eu beaucoup d'écoute là-dessus quoi.

Floriane : Et donc, enfin, tu me dis que tu voulais pas vraiment être traitée différemment à cause de ta grossesse, mais est-ce que, dans les faits, est-ce que tu as été traitée différemment à cause de ça ?

Charlotte : Bah moi j'avais quand même pas mal de mots assez bienveillants de la part des enseignants en fait qui me disaient, mais dis donc reposez-vous bien. Mais vous êtes sûre ? Pourquoi vous êtes venue en cours ? Parce que ben voilà, ouais moi je suis venue passer encore des examens jusque 15 jours avant d'accoucher. Donc voilà, c'était plutôt gentil en fait. Vraiment, la seule expérience désagréable, ça a été vraiment ce rendez-vous-là et donc bah moi je me suis... J'ai été du coup un peu méfiante finalement vis-à-vis de la direction ou, enfin un peu, un peu sur le qui-vive quoi, en me disant il faut rien que je fasse de travers parce que on va pas me rater quoi, si jamais je loupe un cours, si jamais je rends pas un truc. Donc j'ai vraiment contacté tous les profs pour être sûre que si je manquais un TD, j'allais pas être pénalisée. Je leur ai demandé si je pouvais faire des travaux en plus à rendre etc. Donc ça m'a pas mis dans quelque chose de très serein quoi.

Floriane : Et comment tu t'organises entre ta vie de de famille, les études et éventuellement ta vie sociale en tant qu'étudiante ?

Charlotte : Eh ben, c'est un équilibre qui est pas facile du tout à trouver en réalité. C'est vraiment plus par période sur l'année en fait que j'arrive à c'est vrai, ouais, que j'arrive à gérer les choses. En fait, on a une année quand même qui est très très dense de septembre à mai, on n'a pas de vacances, on enchaîne les stages, les partiels, les cours.

Et donc là, c'est vrai que moi je vois assez peu mon petit garçon. En plus, j'habite à Grenoble, l'école est à Lyon, donc je fais beaucoup d'allers-retours ou alors je loge sur place chez des copines, mais c'est pas toujours facile. J'ai de la chance d'avoir des grands-parents qui sont pas loin et qui assurent vraiment à fond. Et puis mon conjoint aussi, mais voilà.

Floriane : Quelles sont tes perspectives d'avenir ?

Charlotte : Eh ben finir mes études, et puis ensuite travailler en tant qu'orthophoniste. Profiter de mon petit garçon. Avoir un autre enfant. Du coup, je vais attendre la fin des études pour en avoir un autre parce que là ça me paraît pas envisageable. Et puis voilà.

Floriane : Ça te paraît pas envisageable niveau organisation ou à cause de ce qu'on t'a dit ?

Charlotte : Je me suis un peu dit quand même... ça m'a un peu refroidi, et je me suis dit, ah bah en fait finalement c'est pas si simple que ça. Les gens sont pas si compréhensifs, et puis ouais en fait finalement t'as des obligations auxquelles tu ne peux pas déroger. Et donc ben ça, peut-être ça peut entraver quoi.

Floriane : Et là à l'avenir, est-ce que tu redoutes, est-ce que tu appréhendes de mener ta carrière tout en étant mère et éventuellement d'avoir un deuxième enfant, et d'être confrontée à nouveau

à ces comportements, on va dire désobligeants, si par exemple tu devrais prendre un congé parental ou t'occuper de tes enfants ?

Charlotte : Non, ça va pas me freiner pour avoir d'autres enfants et mener une carrière. Moi je pense que je serai peut-être plus armée maintenant pour répondre à ce genre de choses. En fait, là j'ai... je m'attendais tellement pas à ça que j'ai été prise en fait au dépourvu, quoi. Et là je pense que bah voilà, moi je suis assez sûre de moi sur le fait de vouloir défendre mon droit à pouvoir avoir un enfant et mener une vie professionnelle comme je le sens quoi.

Floriane : Et si la personne qui t'a fait cette remarque blessante sur ta grossesse écoutait ce podcast, ou bien si une personne qui aurait eu des propos similaires entendait ton témoignage, qu'est-ce que tu aimerais leur dire ? Quelle réaction tu espères de leur part après avoir entendu ton histoire ?

Charlotte : J'aimerais leur dire que, déjà de réfléchir à deux fois avant de sortir des choses comme ça parce que je suis pas sûre que la personne pensait que ça allait être aussi blessant et aussi... Voilà, je pense pas qu'elle s'attendait à me voir pleurer dans son bureau en fait, cette personne.

Mais en fait, je pense qu'elle a oublié ce que c'est aussi d'avoir un premier enfant, quoi, que c'est pas quelque chose d'anodin. Et puis, que ça relève aussi bien souvent d'un vrai choix. Donc voilà le fait qu'elle me parle d'un moyen de contraception, comme si j'avais fait une erreur, comme si je ne sais quoi. Enfin, j'ai trouvé ça hallucinant qu'elle se permette en fait de juger ma capacité et mon envie d'avoir un enfant.

Floriane : Et qu'est-ce que tu aimerais dire aux personnes qui estiment que les études ne sont pas le bon moment pour avoir un enfant ?

Charlotte : Eh bien c'est faux en fait. Déjà je pense qu'il n'y a pas de bon ou de mauvais moment pour avoir un enfant. Il y a des choses qui ont été mises en place par exemple dans les entreprises pour permettre aux femmes, à n'importe quel moment, de pouvoir avoir un enfant et qu'elle soit protégée pour ça aussi. Et voilà, moi je trouve que ça devrait être pareil dans les études.

En plus, moi je trouve que c'est un assez bon moment parce que finalement, mes deux premières années d'études, elles étaient pas si chargées que ça. Donc j'avais quand même beaucoup de temps avec mon petit et j'avais j'ai eu trois mois de vacances pendant l'été et c'était quand même génial quoi. Et puis en plus en orthophonie, être maman c'est aussi super parce que c'est vrai qu'on apprend énormément de choses sur le développement de l'enfant, sur le développement du langage. Et bah moi j'avais un petit garçon à la maison, je voyais tout ce qui se passait en vrai.

Floriane : Et pourquoi c'est important pour toi de revenir sur cette histoire en témoignant dans ce podcast aujourd'hui ?

Charlotte : J'ai trouvé ce passage-là, dans le bureau de la direction, vraiment humiliant. J'ai eu l'impression d'avoir en fait, d'être pas dans mon droit et d'être prise en faute en fait, comme si j'avais fauté d'avoir fait un enfant, que c'était pas le moment. Que si je faisais ce choix d'avoir un

enfant, bah j'avais qu'à en assumer les conséquences et qu'il fallait que j'arrête les études, au moins temporairement, quoi. Bah pour moi c'est pas, c'est pas ça l'alternative en fait.

Et puis j'avais aussi envie de faire ce témoignage là parce que je me suis sentie quand même très seule en étant enceinte. J'avais personne d'autre autour de moi à qui en parler. Je savais pas, bah je venais d'arriver à la fac, je savais pas qu'il y avait d'autres étudiantes en reprise d'études dans les autres promos qui étaient tombées enceintes. J'avais pas de témoignages, je savais rien non plus au niveau administratif, comment ça pouvait se passer, quoi. Et donc ben voilà, de savoir qu'il y a d'autres personnes qui passent par-là, voilà. Et puis éventuellement si ces personnes veulent me contacter pour échanger, enfin voilà, c'était un peu pour, bah pour montrer qu'on n'est pas seules et qu'il faut... voilà.

Floriane : Qu'est-ce que tu penses de la solidarité féminine ?

Charlotte : Et ben je pense que c'est une chose magnifique et qu'il faudrait vraiment que ce soit répandu quoi. Il y a effectivement des autrices qui écrivent là-dessus, sur l'importance que, malgré les différences d'opinion politique ou religieuse, ou je ne sais quoi, qu'il faut en fait être solidaires entre femmes parce que il y a, ben il y a quand même des choses qui sont plus difficiles en étant une femme en France. Bah le fait de... la différence de traitement quand on est enceinte, ça en fait partie, effectivement, dans les entreprises ou à la fac aussi et voilà.

Et que moi je trouve ça encore déplorable que en 2020, on doit faire le choix entre avoir une carrière ou reprendre des études, et faire des enfants, et puis qu'on se fasse taper dessus par celles qui ont réussi à faire ça, voilà.

Transition

Justine : Floriane raconte-moi, ça s'est passé comment ?

Floriane : Tu vois, ce qui était encore plus choquant pour Charlotte, c'est que ce soit une femme qui lui reproche sa grossesse, parce qu'elle s'attendait à une certaine forme de solidarité, ou au moins de compréhension entre femmes.

Justine : A l'opposé de la solidarité féminine, on a aussi le cliché des femmes qui ne s'entendent pas entre elles, qui entravent la réussite des autres femmes. Donc finalement, la solidarité féminine, est-ce que ça existe vraiment ? Comment se manifeste-t-elle et comment la mettre en place ?

Floriane : Pour le savoir, on a rencontré Anne Kahlhoven. Elle est directrice de l'association lyonnaise Au Tambour, un lieu de non-mixité dédié au bien-être des femmes victimes de précarité, d'isolement et de violences.

Justine : Pour commencer, elle nous explique comment la solidarité féminine se présente au sein de Au tambour.

Echange avec Anne Kahlhoven

Anne Kahlhoven : La solidarité féminine, du coup, moi je l'appelle la sororité. C'est un mot qui est hyper à la mode et qu'on utilise beaucoup, qui est pas... C'est un peu un mot marketing pour moi qui est surutilisé aujourd'hui, mais qui pour le coup, Au tambour, est très représentatif de ce qui s'y passe.

Donc la sororité, c'est au sein de l'équipe et ça se joue au quotidien. Et c'est évidemment vis-à-vis des dames qu'on accueille, et entre elles, essayer de faire en sorte que les personnes se mettent pas en clans ou soient pas séparées pour X ou Y croyance ou discrimination. Parce que ça existe aussi au sein des personnes en grande précarité et victimes de violences. Il peut y avoir du racisme, du sexisme, etc. Donc on essaie de faire en sorte que les conditions soient réunies pour qu'il y ait cette fameuse solidarité, déjà de base, et solidarité féminine. Ouais, moi j'utilise pas ce terme-là, mais pour moi c'est égal à sororité, c'est-à-dire quand on est dans un groupe de femmes qu'on se retrouve entre femmes.

C'est un truc que moi j'avais jamais expérimenté auparavant, finalement, même si je suis une femme, j'ai deux filles, j'ai été élevée dans une famille de femmes, complètement. Du coup j'aurais dû vivre ça auparavant, et en vrai non. Il faut quand même certaines conditions. A la base, ces groupes de femmes, on est là les unes pour les autres, sans en faire des caisses, mais ça crée quelque chose qui est hyper spécifique aux groupes de femmes et à la non-mixité. C'est-à-dire que on s'écoute, on se laisse le temps de parler, on n'est pas blessante et quand on l'est, il y a comme un truc qui se passe les unes les autres. On se reprend un peu. Donc la bienveillance, voilà. C'est hyper important, la solidarité, déjà de base, et la sororité pour le projet. C'est ce qui fait toute la magie du truc.

Floriane : Alors on parle, voilà, de solidarité féminine. Mais est-ce que ça existe vraiment ? Parce qu'on dit souvent que, voilà, les femmes elles peuvent être, si elles réussissent, elles peuvent mettre des bâtons dans les roues des autres femmes. Donc voilà, est-ce que selon vous ça existe vraiment ?

Anne : C'est vrai que moi, j'ai vécu des situations où on se tire un peu des balles dans le pied entre nous, où il y a des critiques, que ça soit sur le physique hein, ça c'est hyper commun quoi. Il y a toute une déconstruction à faire sur, dis donc elle a reçu elle, ou... Mais je me disais non, ça existe pas au pur sens du terme, il n'y a pas une solidarité féminine ou masculine ou... Et en vrai c'est pour ça que j'utilise plutôt le mot sororité, c'est parce que encore une fois avec ce groupe de femmes, il émane quelque chose de ce groupe de femmes. Et franchement j'ai pas les mots pour l'expliquer, il faut vraiment le vivre et...

Mais je comprends votre question, parce que dans les parcours pro ou les parcours de vie, on s'en prend un peu plein la figure. Et moi j'ai été beaucoup attaquée sur mon choix de créer un lieu en non-mixité. J'ai été beaucoup attaquée par les hommes, mais beaucoup par les femmes aussi donc ça peut répondre un peu à votre question. Ouais, non, j'y crois pas foncièrement. Je pense qu'il faut se donner, il faut avoir envie et il faut se donner les conditions pour que ça vive.

Justine : Mais comment ça se crée, la sororité ?

Anne : Alors, pour Au tambour, parce que pour le reste, je sais pas... Je pense, c'est une posture de base... Ne venant pas du secteur médico-social, j'ai pas tous les codes, moi, de la travailleuse sociale ou du travailleur social avec une feuille de route à suivre, dans un cadre bien précis. Je fais à ma sauce en fait. Comme Au tambour, je suis comme, je suis en-dehors, il y a pas une posture d'aidant, et déjà ça, c'est la première chose.

Euh, moi j'instaure le tutoiement en demandant aux dames si elles sont OK avec ça, et elles le sont toutes, mais après peut-être qu'un jour ça viendra, bah non, je suis pas OK avec ça, il y a pas de problème. Mais parce que pour moi c'est plus naturel, et du coup on fait pas à la place de l'autre, on dit pas non, non, tu touches pas la cafetière, c'est moi qui vais le faire parce que bon toi t'es trop gourde et t'es dépassée, tu sais forcément pas utiliser une cafetière.

Enfin, on part du principe qu'on a toutes des richesses, et on se connaît pas les unes les autres donc c'est une grande ouverture d'esprit, c'est de déconstruire un tas de trucs en amont. Mais c'est aussi de se dire que oui, une personne qui parle pas bien français, qui va être habillée de telle ou telle manière, changer son regard en fait, apprendre à la connaître si elle a envie d'être connue et d'être découverte. Parce que c'est pas forcément le cas, on force rien. On pose pas de questions intrusives, on est dans la bienveillance. Chacune peut faire ce qu'elle veut, alors dans la limite du raisonnable, mais en fait ça s'auto-gère super bien, parce que on n'est pas... On a tous des talents en fait et je pense que c'est, c'est ça, comment on met ça en place, c'est de laisser la place aux personnes.

Floriane : Et comment la sororité, elle se manifeste au sein des... entre les personnes que vous accueillez dans votre association ?

Anne : Alors au début, c'était pas gagné pour le coup. Quand on a ouvert en juillet 2020, donc il y a presque un an, on a eu très peu de dames au début, mais quand même dès le premier jour d'ouverture, on a eu une, deux, trois dames qui venaient. Aujourd'hui, on en est à plus de vingt par jour. Et c'est vrai que elles s'asseyaient chacune d'un côté, et c'est nous qui avons fait le liant en fait.

Alors elles sont pas toutes potes, loin de là. Mais comme nous tous dans la vie, enfin on n'est pas obligé d'aimer tout le monde. Mais en tout cas, il y a de la bienveillance systématiquement, c'est-à-dire que quand il y a un peu d'agressivité, on essaye de mettre le chapeau direct, ou tu parles pas comme ça. Ça arrive rarement, mais ça peut arriver parce qu'on accueille des personnes qui ont toutes des vies différentes et parfois des troubles psy dus à une longue errance. Donc il y a parfois de l'agressivité. Mais en général, ça se passe super bien.

Il y a même des groupes de dames qui font des trucs ensemble en-dehors de Au tambour maintenant. Donc on voit que cette solidarité, elle est quand même présente. Elles échangent leur numéro de téléphone, elles s'appellent, elles se soutiennent. Là, il y a une dame qui a vécu un truc très très dur récemment, tout le monde l'a appelée, que ça soit l'équipe, que ça soit les dames accueillies. Enfin, ouais, c'est... on a quand même pas mal d'exemples de cette solidarité.

Floriane : Alors vous nous avez parlé aussi du fait que la non-mixité, enfin, donc votre choix de non-mixité, il a été difficile à accepter pour certains hommes mais aussi pour certaines femmes. Et donc quelles critiques, vous avez pu recevoir de la part de certaines femmes ?

Anne : Alors, les critiques des femmes, c'était pas forcément sur la non-mixité de genre, mais c'était beaucoup sur le non-accueil des enfants. Un lieu non-mixte et qui n'accueille pas les enfants. Pourquoi ? C'est remettre la femme au centre, déjà. La femme, en tant que personne. Une dame qui vit une situation de précarité, elle gère tout, tout le temps, toute seule les problèmes, et avec ses enfants à côté. Il y a besoin d'un temps de respiration pour les femmes qui ont des enfants ici en France.

Mais mon enquête a aussi montré que les femmes qui sont en situation de grande exclusion, les femmes migrantes pour certaines, ont laissé leurs enfants dans leur pays d'origine. Et des femmes pas forcément migrantes européennes, qui sont en France depuis longtemps, sont séparées de leurs enfants parce qu'ils ont été placés par l'aide sociale à l'enfance. Donc les femmes isolées ne sont pas forcément accompagnées d'enfants, même si majoritairement elles sont mamans. Donc c'est hyper indispensable de prendre en compte aussi cette part de la population qui est ultra invisible.

Et le côté politique, c'est de dire une femme, c'est pas une mère, seulement ça peut être une mère mais pas que. Donc j'ai été critiquée plus là-dessus que sur l'aspect non-mixité de genre par les femmes. Les hommes, c'est plus ouais, sur le genre j'ai été critiquée.

Floriane : Comment les discussions autour de la grossesse et de la parentalité se manifestent quand même dans votre association ?

Anne : Alors, c'est fait de manière informelle, c'est-à-dire que comme je vous disais tout à l'heure, on pose pas de question, on n'a pas un formulaire avec des questions précises : vous venez de quel pays ? Vous parlez quelle langue ? Vous avez des papiers ? Vous avez des enfants ? Etc. Mais vu qu'on est comme à la maison, entre guillemets, forcément, on se pose des questions les unes les autres. Donc je sais pas, une dame qui va me poser tout de suite et toi t'as des enfants ? Ben je vais lui répondre, ça va rebondir et on va potentiellement parler d'enfants, des difficultés ou des petits bonheurs, des photos, des... Voilà, ça se fait de manière informelle pour celles qui le veulent.

On aborde pas le thème de la parentalité au sein de Au tambour, pour la même raison que, encore une fois, celle que j'évoquais tout à l'heure. C'est-à-dire que les dames qu'on reçoit, les dames qui viennent d'Afrique notamment, qui ont laissé leurs enfants au pays, c'est ultra violent pour elles. Souvent, c'est des discussions en tête-à-tête où elles vont dire, bah moi j'ai laissé mon fils, ma fille ou mes enfants au pays.

Puis là c'est des rivières de larmes. Et ça serait hyper stigmatisant et discriminant pour elles si par exemple on faisait le mardi après-midi, un atelier autour de la parentalité. Et vous qu'est-ce que vous faites avec vos enfants ? Alors que bah non, les enfants ils sont à 3000 bornes et on a été obligée de les laisser là-bas.

Donc c'est pour ça qu'on veut pas mettre en place de choses spécifiques autour des enfants et de la parentalité. Donc ça se fait un peu de manière informelle et du coup on distribue pas de couches par exemple, ou de lait maternisé. Ça nous arrive d'avoir des dons de produits comme ça, mais on les donne à une autre association. Et si on a des dames qui viennent en disant, bah moi j'ai des enfants, j'aurais besoin de tel ou tel truc, on essaie encore une fois de manière informelle par nos réseaux persos de dire, bah une telle a besoin d'une poussette, a besoin de vêtements. Ça se fait plus comme ça, mais on l'affiche pas au sein du projet pour que ça soit pas blessant pour certaines ou difficile.

Justine : Donc, qu'est-ce que ça apporte ?

Anne : La non-mixité ? Alors la majorité des dames qu'on accueille ont été ou sont encore victimes de violences, et du coup ça libère la parole. Ça permet de, ça permet de parler de choses ultra dures parce que il n'y a pas d'hommes. Ça a été prouvé largement depuis des années par toutes les associations de lutte contre les violences faites aux femmes, c'est-à-dire que les groupes de paroles sont en non-mixité parce que c'est nécessaire par rapport aux personnes victimes de violences.

Et au sein de l'équipe, ce que ça apporte, c'est de se rendre compte qu'on est balèzes en fait. On a toujours un problème de légitimité en tant que femme, du syndrome de l'imposteur, de ce dire on va pas être capable de monter une boîte, on va pas être capable de faire ci, de faire ça. Mais si, les compétences on les a toutes au sein de Au tambour, que ça soit des compétences en gestion, en management, en communication, réseaux etc. Et puis, encore une fois, au sein de l'équipe, c'est agréable de se dire que y a pas de de jalousie, de critique, parce que oui, bah elle est directrice et moi je suis que machin... En fait, d'être toutes égales, c'est-à-dire c'est possible en fait... ça nous permet de dire c'est possible en fait d'être solidaires entre femmes.

Transition

Floriane : Avec Anne Kahlhoven, on a parlé de la violence à évoquer frontalement le sujet de la maternité pour les femmes accueillies Au tambour. Ça me fait aussi penser à la violence des propos qu'a reçus Charlotte par rapport à sa grossesse, sur le fait que c'était pas le bon moment, qu'elle aurait dû mieux choisir son moyen de contraception, alors que la personne qui lui a dit ça ne connaît pas sa situation et les circonstances dans lesquelles elle a un enfant.

Justine : Est-ce que la solidarité féminine autour de la grossesse et de la maternité est un mythe ? De quelle façon les femmes sont-elles impliquées dans l'expérience de la grossesse de leurs consœurs ? C'est ce que nous avons essayé de comprendre avec Elsa Boulet.

Elsa Boulet est docteure en sociologie et chercheuse associée au Centre Max Weber à l'Université Lyon 2. Elle travaille sur la sociologie de la grossesse, les rapports sociaux de genre et de sexe, et la socio-histoire du féminisme.

Floriane : Pourquoi s'intéresser à ces thématiques ? Elle nous l'explique tout de suite.

Echange avec Elsa Boulet

Elsa Boulet : Alors moi c'est parti de questionnements, on va dire plus directement ancrés dans le féminisme et la politique que dans la sociologie, avec justement toute cette question de qu'est-ce que c'est que la maternité ? Est-ce que vraiment c'est une malédiction pour les femmes ? Est-ce que ça peut être une forme d'émancipation ? Enfin voilà, qu'est-ce que ça veut dire devenir mère, qu'est-ce que ça implique ? Donc c'était vraiment autour de ces questions-là, que je me suis lancée dans cette recherche.

Justine : Y a-t-il un bon moment pour avoir un enfant ?

Elsa : Alors, c'est une question un peu piège. Je dirais que le bon moment, c'est le moment où elle le souhaite et où ça fait sens pour elle. Mais ce qu'on remarque, à la fois dans des études quantitatives, et puis moi, dans mon étude qui était plutôt par entretiens, donc des interviews auprès des premières concernées, c'est qu'il y a des normes implicites, donc, de quel est le bon moment pour avoir un enfant.

Et notamment, c'est quand on est en couple, quand on a un emploi stable et des revenus qui sont suffisamment réguliers, donc un ensemble de conditions relationnelles et matérielles, mais qui sont des conditions qui vont varier entre milieux sociaux. Et avoir un emploi stable et suffisant, ça veut pas dire la même chose quand on est de classe populaire et qu'on a, voilà, accès que à des emplois peu rémunérés, ou quand on est cadre et que là, on peut avoir des aspirations un peu plus importantes.

Justine : Du coup, comment est perçu le fait de tomber enceinte pendant la carrière ?

Elsa : Alors ça dépend beaucoup des trajectoires des femmes. Pour la plupart de celles que j'ai rencontrées, la grossesse était plutôt choisie, ou en tout cas était bien accueillie, même si c'était pas forcément prévu à ce moment. Mais dans le milieu professionnel, les réactions sont assez contrastées, entre des remarques plus ou moins désobligeantes, voire des formes de sanctions, qui sont la plupart du temps, voilà, non dites et non explicitées, mais qui peuvent être, par exemple, de retirer un dossier à une personne ou de voilà lui faire comprendre que c'était pas vraiment le bon moment pour l'entreprise ou pour le service.

Justine : C'est quel genre de remarques ?

Elsa : Alors, ça peut être des remarques qui ont l'air anodines mais qui en fait, font en sorte de présenter la grossesse comme un désagrément, comme un problème et comme une forme d'abus de la salariée qui, voilà, qui se comporterait mal vis-à-vis de l'entreprise.

Donc, par exemple des remarques sur les besoins des femmes enceintes qui doivent contrôler un peu leur alimentation ou leur, voilà, le type de boissons qu'elles consomment au travail ou qui ont besoin de se reposer, voilà. Donc des remarques un peu dans le quotidien, mais qui contribuent à instaurer l'idée que la grossesse n'a pas sa place au milieu du travail.

Justine : Donc ces remarques, elles sont liées à des stéréotypes et des préjugés ?

Elsa : Oui, tout à fait, alors des stéréotypes de genre, avec l'idée que voilà, les femmes sont un peu des enquiquineuses, font des chichis pour rien. Les femmes enceintes qui ont des exigences, on va dire démesurées, qui demandent à se reposer etc. Mais c'est aussi des normes de ce qu'est le travail salarié, et l'idée que le travailleur est à disposition totale de son employeur et doit donc consacrer toute son énergie, tout son temps, toute sa motivation et même son... ses émotions au service de son employeur.

Et c'est aussi ça qui, à mon avis, coince entre guillemets, avec la grossesse. C'est que la grossesse, ça permet aux femmes de poser des limites, justement, à toutes ces exigences du travail salarié.

Floriane : Si on revient un petit peu sur les formes de discriminations, quelles formes de discriminations liées à la grossesse peut-on encore observer dans le monde du travail ?

Elsa : Alors ça, c'est assez difficile à dire parce que on n'a pas beaucoup d'éléments, on va dire de statistiques qui permettraient de donner une assise importante. On a une étude du Défenseur des droits qui, voilà, qui a demandé à des femmes si elles considéraient avoir subi des discriminations. Et la maternité arrive en deuxième position donc des réponses les plus fréquentes de, voilà, des femmes qui disaient avoir subi des discriminations.

Et en fait, c'est compliqué de traiter cette question-là, parce que légalement c'est interdit de licencier une femme enceinte ou ayant juste accouché. On peut pas non plus la rétrograder directement, donc en fait ça passe par d'autres motifs et par des biais détournés qui rendent assez difficiles la, voilà, la mesure et la prévention de ces discriminations en raison de la grossesse.

Floriane : Quelles sont les attentes de la société, de la sphère familiale, vis-à-vis de la grossesse et des responsabilités maternelles des femmes ?

Elsa : Alors là, c'est une très vaste question. Un élément qui ressortait très fortement à la fois des entretiens que j'ai réalisés, et puis j'ai aussi fait des observations à l'hôpital pour comprendre comment se faisait la prise en charge médicale, ce qui est assez frappant, c'est que les femmes enceintes reçoivent des injonctions très très fortes à prendre soin d'elles au nom de la santé et du bien-être du fœtus et du futur enfant. Avec une idée très forte que le comportement individuel des femmes enceintes va être déterminant pour l'issue de la grossesse, pour la santé du bébé, voire même pour son développement futur sur plusieurs années.

Et donc, ça implique une forme de responsabilité très lourde et très individualisée, en fait, pour les femmes enceintes, qui ne rend pas forcément compte de risques qui eux sont collectifs. On sait qu'il y a des risques environnementaux qui impactent les grossesses, qu'il y a bien sûr les conditions de travail qui vont avoir des effets. Et ces enjeux collectifs sont largement passés au second plan au profit d'une une forme de responsabilisation individuelle très forte.

Floriane : Et quelles sont les attentes, plus spécifiquement en fait, des femmes vis-à-vis de la grossesse des autres femmes ?

Elsa : Ce qui est sûr, c'est qu'il y a une forme de réseau féminin autour de la grossesse. Les femmes que j'ai rencontrées, elles citent souvent leur mère, leurs tantes, leurs amies, leurs cousines, qui alors à la fois peuvent jouer un peu un rôle de contrôle social, mais en même temps, c'est assez ambivalent parce que c'est aussi des personnes qui vont rassurer, qui vont partager leur expérience et donc permettre à la femme enceinte de pouvoir se comparer et se dire bah finalement, ce que je vis n'est pas si extraordinaire, ce que je vis n'est pas si problématique, et d'avoir des discussions sur à la fois le déroulement de la grossesse mais aussi les soins aux nouveau-nés. De s'approprier un certain nombre de savoirs aussi : comment prendre en charge un nourrisson ? Qu'est-ce qu'il faut faire ? Ne pas faire ? Et donc ce réseau féminin a, voilà, un double rôle de contrôle, et en même temps de support et d'information.

Floriane : Donc, comme vous disiez, ce sont des sujets, la grossesse et le rôle de mère qui sont souvent abordés dans des groupes de femmes. Quel rôle tiennent les femmes de son entourage dans l'expérience de la grossesse et l'éducation des enfants ?

Elsa : Alors, il y a comme je vous le disais, ce rôle de conseil, d'information. Il y a aussi un rôle très concret et très matériel de soutien et de services domestiques, ce que j'appelle la circulation des services domestiques. C'est-à-dire des femmes qui vont venir typiquement aider une femme enceinte qui est en fin de grossesse pour faire un peu de ménage, pour s'occuper des enfants, si c'est une personne qui a des enfants.

Et cette, voilà, ce rôle de solidarité féminine est assez important à ce moment-là, et même par la suite. On sait que une fois que les enfants sont nés, il y a un système d'entraide principalement entre femmes qui est là en soutien aux mères.

Justine : Est-ce que les hommes sont impliqués là-dedans ?

Elsa : Alors dans, moi, les entretiens que j'ai réalisés, assez peu, ou de manière indirecte. Par exemple, un conjoint qui va aller récupérer des vêtements qu'une cousine à lui prête à la femme enceinte. Mais voilà, il y a toujours... c'est une circulation entre femmes, qui peut éventuellement passer par les hommes. Mais de ce que moi j'ai pu voir, c'est principalement des réseaux féminins. Ce qui n'exclut pas, bien sûr que dans d'autres configurations, les hommes puissent être plus activement impliqués.

Floriane : Alors moi je voulais vous demander, vous avez rencontré, je suppose, des femmes qui ont pu, enfin, qui pouvaient être étudiantes par exemple, ou en formation. Est-ce qu'on peut faire déjà un parallèle entre l'expérience de la grossesse et de l'arrivée d'un enfant chez les femmes qui sont en formation ou en études, et les femmes qui sont pendant leur carrière ?

Elsa : Alors oui, je pense que dans une certaine mesure on peut faire ce parallèle, notamment en termes de temps puisque faire des études, bah ça suppose de, voilà, d'aller en cours, de travailler et de fournir des efforts et de consacrer son temps à cette activité-là, qui peut, voilà être mise en balance avec la grossesse. Alors non seulement du fait de la fatigue, par exemple, que la grossesse peut impliquer, mais aussi des exigences du suivi médical qui est un suivi quand même très, voilà, très contraignant, avec beaucoup de rendez-vous, d'exams, pas forcément la

possibilité de choisir à quel moment on va réaliser ces consultations. Donc tout un jeu, voilà, il faut jongler avec différents emplois du temps différents, calendriers, donc de ce point de vue-là, je pense que on peut faire un parallèle entre les études et le travail salarié.

Euh, ce qui était aussi frappant, moi, dans les entretiens que j'ai réalisés avec les femmes enceintes qui étaient en emploi, c'est que même si la loi prévoit des aménagements, en fait, c'était assez rare qu'il y ait des aménagements officiels qui soient décidés par la hiérarchie. C'était plus des arrangements plus ou moins officieux avec le chef, avec les collègues, qui allaient, voilà, s'arranger pour donner un coup de main.

Et donc voilà, on aurait pu se dire que la situation des femmes salariées était bien meilleure parce qu'il y a un encadrement légal qui fixe des conditions, ce qu'on n'a pas ou très peu dans le cadre des études. Mais finalement, les femmes salariées que j'ai rencontrées, elles bénéficiaient pas tant que ça d'aménagements, voilà, officialisés et bien encadrés.

Justine : C'est quel type d'aménagements ?

Elsa : Alors par exemple, ça va être des aménagements sur les horaires de travail. Selon les conventions collectives, on peut avoir 1h de travail en moins par jour. Ça peut être des aménagements de poste pour éviter des tâches pénibles, le port de charges lourdes, éviter d'être exposée à certaines substances dangereuses également. Donc voilà, ça va dépendre un peu du secteur, des conditions de travail de chaque poste.

Floriane : Et on parlait un peu de solidarité féminine et de discriminations. Est-ce qu'on a une visibilité sur les auteurs ou les autrices de discriminations liées à la grossesse au travail ? Est-ce qu'on sait si des femmes peuvent être justement à l'origine des discriminations sur d'autres femmes ?

Elsa : Il y a une étude un peu ancienne maintenant [d'Anne-Marie Devreux](#) sur la situation des femmes enceintes salariées, et elle relevait que dans les milieux de travail très féminins, par exemple dans le secteur de la santé, du soin, ça se passait plutôt mieux pour les salariées. Mais y a rien de systématique, voilà, selon que le chef est une femme ou un homme, on repère pas, en tout cas, elle ne repérait pas, et moi j'ai pas repéré non plus, spécialement de différence.

Encore une fois, je pense qu'il y a l'enjeu du genre qui bien sûr est très structurant, mais aussi l'enjeu de, voilà, de la hiérarchie au travail, de qu'est-ce que c'est les relations de subordination salariale ? Et donc ça, ça pèse aussi au moins autant que, voilà, que les rapports de genre.

Justine : Quel est le poids de ces normes de genre dans l'expérience de la grossesse et du rôle de mère ?

Elsa : Alors typiquement, dans tout ce qui va être encadrement médical, le genre va jouer dans le sens d'attribuer une responsabilité extrêmement importante aux femmes enceintes qui sont considérées comme déjà des mères et du coup, le rôle de mère est défini comme un rôle de dévouement. Il faut qu'elle fasse passer leurs intérêts, leurs aspirations et même à la limite leur bien-être au second plan au profit d'un dévouement à un futur enfant qui n'est pas encore venu.

Mais voilà, elles sont déjà mises dans une... cette injonction très forte à se dévouer et déjà agir comme des mères. Donc de ce point de vue-là pour moi c'est, voilà, on est déjà dans une analyse en termes de genre, c'est-à-dire comment ce rôle-là est construit, est socialement, voilà, socialement façonné et comment ça contribue à une hiérarchisation entre des hommes qui finalement bah sont assez libres de leurs mouvements, de leurs attitudes, et des femmes qui sont beaucoup plus contrôlées.

Conclusion

Justine : Dans ses travaux sur la grossesse, Elsa Boulet a observé des réseaux féminins qui se mettent en place de façon informelle autour de la grossesse et la maternité et qui permettent l'entraide et le partage de savoirs.

Justine : Mais évidemment, la solidarité féminine ne va pas de soi. Ce n'est pas parce qu'on est une femme qu'on est forcément solidaire avec les autres femmes. Parfois, il faut créer les conditions pour faire exister ce que Anne Kahlhoven appelle sororité, comme Au tambour.

Floriane : Dans les épisodes précédents, on avait parlé de la situation des femmes en sciences et du sexisme dans le sport. Là aussi, on avait évoqué des moyens de créer de la solidarité féminine, par exemple au sein d'associations comme [Femmes & Sciences](#), [Femmes Ingénieures](#), [Les Débuteuses](#), ou encore avec le mentoring des étudiantes par des femmes scientifiques.

Justine : Avant de se quitter, on a demandé à nos invitées quel était le livre qu'elles avaient sur leur table de chevet en rapport avec ces thématiques.

Anne : Alors un livre que vient de m'offrir ma fille, un gros bouquin que j'ai pas commencé sur l'histoire des féminismes : [Ne nous libérez pas, on s'en charge](#).

Elsa : Alors un des livres, des premiers livres que j'ai lus et qui m'a énormément marqué et qui m'a donné envie de travailler sur ce sujet, c'est un livre d'une sociologue britannique qui s'appelle Ann Oakley, qui est vraiment une sociologue qui a marqué le champ des études de genre, qui est un livre consacré à la grossesse et à l'accouchement, justement, une des premières études sociologiques sur la question, donc qui s'appelle [Women Confined](#). Donc « les femmes confinées » avec, voilà, cette référence au fait que en fin de grossesse, les femmes restent à la maison et ne sortent plus.

Et c'est un ouvrage qui est extrêmement intéressant sur le fond et aussi parce qu'elle a vraiment fait un effort très particulier de restituer la parole des femmes et de donner une grande place aux interviews et aux récits que font les femmes elles-mêmes de leur grossesse, de leur accouchement, tout ce que ça impliquait, ce que ça signifie pour elles.

Floriane : Si vous vous estimez victime de discriminations et que vous avez besoin d'aide, souvenez-vous que vous n'êtes pas seul-e et que des ressources sont à votre disposition pour faire face sur le plan psychologique mais aussi juridique.

Justine : Si vous étudiez à l'Université Lyon 1, vous pouvez saisir le dispositif d'écoute et d'accompagnement des témoins et victimes de violences, harcèlements et discriminations en vous rendant sur le site signalement.univ-lyon1.fr

Si vous êtes concerné-es par une situation de handicap, vous pouvez vous adresser à la Mission handicap ou au Service de Santé Universitaire.

Floriane : En-dehors de Lyon 1, vous pouvez solliciter des associations d'aide aux victimes de discriminations et vous pouvez saisir le Défenseur des droits.

Justine : Si votre situation concerne une grossesse, vous pouvez contacter le Service social du Crous et le Service de Santé Universitaire.

Floriane : Pour plus d'informations, vous pouvez également consulter le [Guide des parents-étudiants](#) sur le site de la Mission égalité-diversité Lyon 1 et le [Dépliant Grossesse sans discrimination](#) sur le site du Défenseur des Droits.

Justine : Vous pouvez aussi vous rapprocher du réseau [Résonne](#) pour les femmes agents de la Fonction publique, de l'association d'autodéfense féministe [Impact](#), de l'association [En Parler](#) pour les victimes de violences sexuelles, ou encore du réseau d'associations [Solidarité Femmes](#). Mais assez parlé. C'est à vous maintenant de prendre la parole.

Floriane : Vous étudiez à l'Université Lyon 1 et vous souhaitez, à votre tour, partager votre histoire en témoignant dans ce podcast ?

Justine : Ou, vous avez des commentaires, des remarques ou des questions, et vous aimeriez nous en faire part ?

Floriane : Ecrivez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr

Justine : On a hâte de vous lire. On a hâte de vous écouter.

Floriane : Et de vous accueillir à nouveau dans l'Amphi 25 pour continuer à échanger, réfléchir et s'interroger sur les discriminations.

Justine : Merci à Justine d'avoir partagé son témoignage.

Floriane : Merci à nos deux invité-es, Anne Kahlhoven et Elsa Boulet de nous avoir éclairé sur les questions de solidarité féminine, de grossesse et de maternité.

Justine : Retrouvez Amphi 25 sur vos plateformes de podcasts préférées.

Floriane : Abonnez-vous.

Justine : Et rendez-vous dans quinze jours pour le prochain épisode.